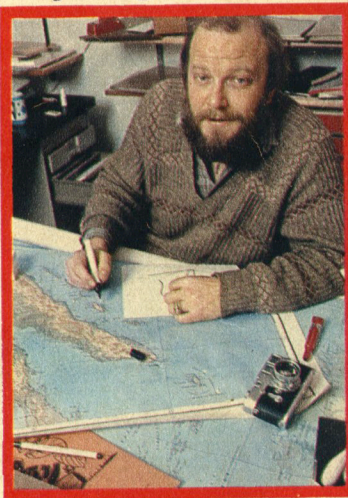
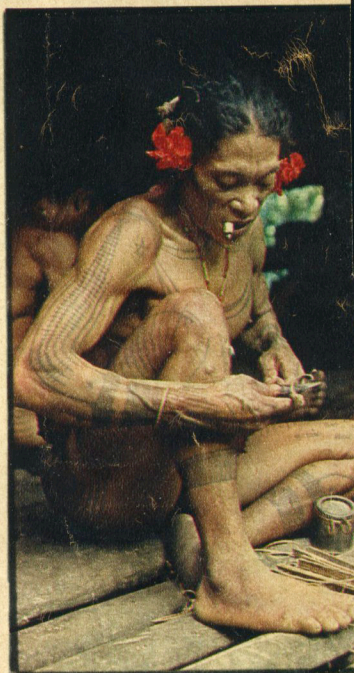


Un jeune Belge,
pas plus ethnologue
que vous ou moi,
s'est lancé en 1977 dans
une folle entreprise : rencontrer,
au cœur de la jungle de l'île
de Siberut
(archipel
Mentawai,
au large
de Sumatra),
le clan
des Sakuddei
ou hommes-
fleurs,



J.-L. Cassinères

qui se préserve farouchement de ce qu'on
appelle la civilisation. Michel Brent
a ramené de cette expédition le message
fier et doux d'hommes libres. Et un
témoignage vibrant sur « une des dernières
régions de la Terre qui ressemble à la Terre ».



A LA RENCONTRE DES HOMMES-FLEURS

Six jours de marche exténuante dans la jungle,
harcelés par moustiques et sangsues,
tourmentés par la faim et la soif.
La récompense : l'amitié des Sakuddei,
qui feront cadeau à Michel Brent
de leur art de vivre dans la liberté,
la frugalité, la fidélité et l'harmonie.



Partir : mot magique! Tendu de promesses... et d'illusions. Dans combien de cœurs « voyage » ne résonne-t-il pas comme « mirage »?

C'est pour cela sans doute que Michel Brent n'aime pas s'entendre dire qu'il a la passion de voyager! La seule qu'il admette — qu'il revendique! —, c'est celle de connaître — authentiquement, profondément — d'autres êtres, d'autres

choses. Non point voir ce qui se passe ailleurs, mais comprendre comment, sous des cieux différents, les hommes vivent.

Convaincu, mais à mille lieues de se prendre au sérieux, enthousiaste, non sans malice, il se défend aussi comme un beau diable du titre flatteur (ou de l'encombrante étiquette?) d'ethnographe.

Ni voyageur ni ethnographe, soit. Il faudra donc,

au crayon et non en deux traits de plume, esquisser un portrait de Michel Brent. Tentons-le... Inguérissablement curieux; ouvert à tout, la folle aventure y comprise; accueillant et gentil comme on prétend que plus personne ne l'est dans notre grande ville; mais parfaitement résolu, sous un air de doux bohème, à préserver un art de vivre tranquillement subversif.

Sur ces points de repère, on peut maintenant bâtir l'histoire. Avant et après la vingt-huitième année, celle où tout se joua. Celle où M. Brent perdit (le superflu) et gagna (l'essentiel)...

une miraculeuse spontanéité de gestes

— Pourquoi et comment devient-on explorateur? Au départ, les ambitions de l'étudiant en droit à l'ULB étaient plus modestes, et surtout plus « conformes », j'imagine?

— Incontestablement! J'ai mené, entre mes vingt-trois et mes vingt-sept ans, ce qu'on peut appeler une vie conventionnelle. Métro-boulot-dodo, ou presque. Et puis, alors que je me trouvais en vacances chez des amis, à Bujumbura, nous avons eu, en pleine brousse, une panne de voiture. Des indigènes sont venus à notre secours. Ce fut pour moi le premier contact — illuminant — avec des êtres vivant absolument différemment de nous. Je suis tombé amoureux d'une spontanéité de gestes quasiment miraculeuse, dont nous avons perdu le secret. C'est là aussi que j'ai pris conscience de l'importance des relations, tant psychologiques que physiques, qu'on peut avoir avec la nature. A mon retour, j'ai décidé de tout plaquer et de partir. Pas en touriste : je voulais travailler; non pas voir, mais connaître autre chose. Sitôt que survint l'occasion, je la saisis. Et c'est ainsi que je me retrouvais, en 1974, à Sumatra,

Parti pour deux-trois mois, j'y suis resté quatorze!

En est-il jamais tout à fait revenu? On peut en douter... L'Indonésie, où il a, à ce jour, vécu — de voyage en voyage — trois années pleines, fut pour Michel Brent une révélation durable. Et, parmi toutes les émotions ressenties là-bas, les plus intenses lui ont été données par le clan des Sakuddei, aux confins de l'île de Siberut, la plus grande des îles Mentawai. Par les « hommes-fleurs », irréductibles et tendres, qui ont délibérément rompu les ponts avec les autres habitants de l'île, convertis de plus ou moins bon gré aux valeurs occidentales, et se sont enfoncés, enfouis dans la jungle. Au fond des âges, et de leur vérité.

L'idée (extravagante et superbe) de se jeter au-devant des pires difficultés, de la plus inhumaine fatigue, pour rencontrer les Sakuddei vint à Michel Brent un soir de juin 1975. Décor : un campement dans la jungle de Sumatra. Acteurs : les trois membres européens d'une expédition financée par le Zoo de Francfort, sous les auspices du World Wildlife Fund, aux fins de sauver l'orang-outan. Deux filles et un garçon nommé Michel Brent.

— A ce propos, rencontre-t-on souvent des filles dans ces aventures peu banales? — Souvent, c'est trop dire. Toutefois, contrairement à l'opinion générale, je puis vous assurer qu'il y a bon nombre de femmes qui affrontent des situations exceptionnelles. Périlleuses. J'irai plus loin : je les trouve beaucoup plus résistantes, plus solides que les hommes. Non seulement physiquement, mais surtout mentalement. Dans la forêt indonésienne particulièrement, elles tiennent admirablement le coup.

Toujours est-il que l'une des deux, ce soir-là, évoqua Siberut et ses énigmatiques « hommes-fleurs ». Ainsi naissent, sous les étoiles, des rêves qui changent notre vie... →

A LA RENCONTRE DES HOMMES-FLEURS...

remonter la rivière et le temps

Des mois de préparation. De démarches. De formalités. L'accord de Philippe Jamain, qui sera le cinéaste de l'expédition. Et le grand départ, au mois de février 1977. Destination : Sumatra. A Padang, interminable attente d'un bateau. Et, enfin, dans la brume du petit matin, les côtes de Siberut.

L'aventure commence ici. Avec la traversée de l'île, sous des pluies torrentielles. Pour partie en pirogue (« la remontée de la rivière et du temps »). Pour partie à pied (six jours de marche harassante dans la jungle, boue jusqu'aux genoux, harcelés par moustiques et sangsues; par la faim et la soif aussi).

Et un jour, un jour béni (« J'ai envie de crier ma joie. D'éclater d'un rire profond, comme un gosse qui ne connaît pas encore sa réaction devant un objet dont il a rêvé pendant de longs mois. J'ai envie d'embrasser Philippe, de baiser la terre »), la vallée tant attendue. Les Sakuddei tant espérés. Le lent, grave et fervent apprivoisement d'un art de vivre fondé sur la liberté et le respect, baigné d'une harmonie profonde et secrète. Un art de vivre que rien n'a entamé puisque, loin de répondre à « l'invitation » qui était faite aux Mentawâiens de quitter la jungle pour venir s'installer dans des villages spécialement construits le long des fleuves, invitation que presque tous ont acceptée, les Sakuddei se sont retirés toujours plus loin dans la forêt. Farouchement fidèles à des croyances, des principes et des coutumes qui font leur authenticité. Leur singularité. Et leur bonheur...

— Vous avez vécu deux mois dans la vallée des hommes-fleurs. Qu'est-ce qui vous a le plus manqué, au fil de ces semaines dénuées de (presque) tout, coupées de notre monde, de vos racines?

Un sourire franc, une voix qui n'hésite pas :

— Rien ne m'a manqué. Absolument rien... Enfin, si : pour être tout à fait honnête, un peu de nourriture... Mais en vérité, ce fut une époque comblée, quoique dénuée de tout ce qu'on considère ici comme nécessaire.

les objets aussi ont une âme

Qui sont les Sakuddei? Comment vivent-ils?

Ils forment une société étonnamment égalitaire, où n'existent ni chefs ni ordres, où l'enfant est écouté et respecté à l'égal de l'adulte.

Vêtus d'écorce d'arbre, le corps orné de tatouages, et les cheveux de fleurs, ils vivent des fruits de la forêt, de leur basse-cour, de la chasse et de la pêche.

D'une admirable dignité naturelle, ils n'acceptent pas l'argent (« Ici, on ne paye pas, on reçoit. Quand nous avons faim, nous devons leur demander. Alors, ils nous donneront »), résistent aux avances d'une civilisation moderne qui ne les intéresse pas, ont le sens de la beauté, le culte de l'harmonie. Fiers, fins, capables d'attentions d'une extrême délicatesse, ils s'efforcent de rendre la vie la plus attractive possible. Car « celui qui n'agit pas ainsi prend le risque de voir son âme se désintéresser totalement de son corps et aller vagabonder du côté de la clairière aux ancêtres. Alors, l'homme meurt... Voilà pourquoi les indigènes attachent tant d'importance au choix des décorations corporelles et à la beauté de leurs cérémonies ».

De leurs morts, ils gardent un seul souvenir : ils sculptent leurs mains en relief sur une planche de bois conservée dans la maison communautaire. En manière d'adieu, et en témoignage d'une affection silencieuse, l'un d'eux prendra la main de Michel, la posera contre un arbre et, avec sa machette, décou-

pera l'écorce suivant la forme des doigts...).

Pour eux, chaque homme, chaque objet, chaque phénomène possède une âme. Et ils parlent à la poule qu'ils s'apprentent à sacrifier. (« Je te caresse, poule, pour que tes intentions à mon égard soient bonnes. Si tu es devenue belle et grasse, c'est parce que nous nous sommes occupés de toi chaque jour. Maintenant, nous allons te tuer pour te manger. Alors, ne te fâche pas, car il en a toujours été ainsi avec tes ancêtres »).

— En exergue du livre que vous leur avez consacré (**La Vallée des hommes-fleurs**, éd. Arthaud), vous écrivez : « Merci à vous, hommes oubliés, d'avoir accordé nos radiations sur les vôtres. De nous avoir fait connaître quelques-unes de vos traditions, et de nous avoir fait rencontrer les âmes des choses ». Rencontrer les âmes des choses, ce fut la grande découverte de ce que vous appelez avec humour « une balade pour satisfaire la curiosité très égoïste d'un petit Belge »?

— Pas vraiment. Le grand choc, c'est au retour qu'il s'est produit. Pour moi, ce fut, après deux mois et demi de jungle, l'énorme surprise du premier moteur (en l'occurrence, celui du bateau). C'est alors qu'on se rend subitement compte que cela — qu'on avait complètement oublié — existe. Le choc de retrouver notre civilisation est finalement beaucoup plus fort que celui de voir ces hommes « primitifs » vivre comme ils le font...

Non, le plus fascinant, sur place, ce fut peut-être de retrouver la valeur des gestes. Leur signification première. Presque l'âme des gestes... qui n'est pas si loin de l'âme des choses. On apprend là-bas une harmonie entre l'objet et l'individu, dont nous nous sommes effroyablement écartés...

— Quand on part pour le bout du monde, n'est-ce pas que notre civilisation nous paraît à bout de souffle? De foi, d'imagination et de poésie?

— On n'analyse pas toujours pourquoi on part. Ce peut être pour la grisaille, l'étroitesse des gens, le poids d'une lassitude générale... Dans mon cas, rien de tel n'a joué. Je me sens parfaitement bien en Belgique, et suis certain qu'il y a beaucoup à y faire. Je m'inscris contre une mentalité de fuite au soleil. Pour moi, il s'agit d'un besoin : la quête d'un univers différent, parce que je suis d'une curiosité malsaine! Cela dit, le dépaysement est à nos portes...

— ... Mais vous courez quand même aux Antipodes!

— C'est vrai. Parce que j'y trouve tout autre chose qu'un dépaysement : un changement radical, bouleversant, d'horizon. D'esprit. De manière de vivre, de s'exprimer, d'accueillir l'étranger. Là-bas, l'intensité, la profondeur des relations avec les êtres — comme d'ailleurs avec la nature — sont indicibles. Ces trois années en Indonésie ont été assez riches pour alimenter les sensations d'une vie...

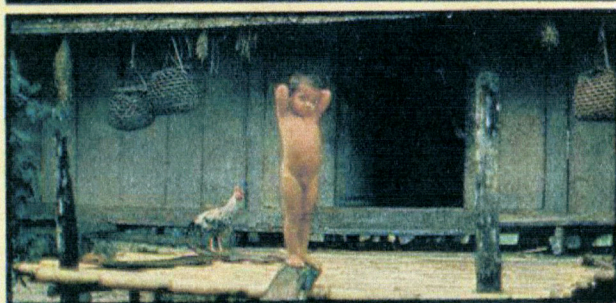
— Mais comment se passent ensuite les retrouvailles avec notre monde? Par quel prodige peut-on sauter d'une rive à l'autre? Et, au terme de cette admirable et poignante plongée aux sources de la vie, réenfiler vêtements, opinions et usages des Européens, s'y sentir à nouveau à l'aise et se réhabituer d'un coup égal au superflu?

— Là, vous extrapolez un petit peu! Je vous rassure tout de suite : la vie que je mène ici ne ressemble que d'assez loin à celle que la majorité considère comme « normale ». Je me veux — et me garde — le plus disponible possible pour les amis. Je vis d'ailleurs en communauté. Surtout, je m'efforce de rayonner. Voulez-vous un petit exemple? J'ai un jour rencontré dans le voisinage un étranger, locataire de l'immeuble où j'habite. Nous étions libres tous deux. Je lui ai proposé de boire un verre ensemble et de converser. Il m'a confié que, depuis vingt ans qu'il habite cette maison, c'était

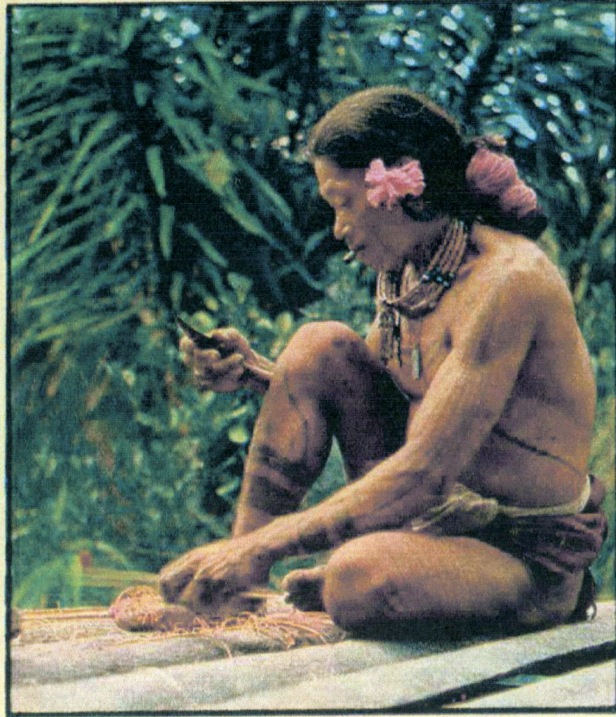
la première fois qu'un locataire lui adressait la parole autrement que pour un « Bonjour »...

Cette froideur, cet anonymat sont tellement répandus que nous ne sommes plus capables de nous en étonner. Moins encore de nous indigner. Mais lorsqu'on rentre de là-bas, où l'accueil, l'entraide, le partage, le sourire, la parole et le geste sont, mieux que la règle, l'évidence, et procèdent d'un sens inné, cette indifférence est littéralement stupéfiante.

Or nous pouvons tous échapper à l'indifférence. Un seul secret : le vouloir... Bien entendu, je joue jusqu'à un certain point le jeu



Ils forment une société étonnamment égalitaire, où l'enfant est écouté et respecté à l'égal de l'adulte. Dans la clairière, leurs cabanes sont construites sur de hauts pilotis. On y accède par un tronc de cocotier entaillé d'encoches. Ils parlent à la poule qu'ils s'approprient à sacrifier (« Je te caresse, poule, pour que tes intentions à mon égard soient bonnes... »). Après le rituel du sacrifice, ils exposent les poules aux flammes des bambous.



d'ici. Mais j'affirme qu'il est possible de le jouer sans se laisser embrigader.

avant de civiliser, il faut comprendre

Aujourd'hui journaliste itinérant (ou plutôt faisant du journalisme : il déteste les étiquettes!), Michel Brent a deux livres en projet. L'un sur ses amis les hommes-fleurs, auquel s'intéresse Jean Malaurie, directeur de la (très belle) collection

« Terre humaine », chez Plon. L'autre sur l'Indonésie.

A l'heure où vous lirez ces lignes, il sera d'ailleurs reparti vers la vallée chère à son âme. Celle qu'il a quittée voici deux ans, une tristesse de plomb lui pesant sur le cœur. Pour les saluer, Philippe et lui, tous les hommes s'étaient rassemblés sur la véranda de la maison communautaire. Ils leur disaient, non pas « au revoir » (ces mots, chez eux, n'existent pas), mais « merci. Masura bagata,

qui signifie aussi : « mon cœur est heureux ».

Merci des Sakuddei à Michel et Philippe. Merci de Michel et Philippe aux Sakuddei. Gratitude, émotion que tout le livre exprime. Ce livre qui crie : Oui, cette vie-là, cette sensibilité-là, cette liberté-là existent encore! Et ces gens ont le droit de vivre comme ils l'entendent.

Qui dit aussi, avec force, avec désespoir, le déchirement et l'horreur éprouvés devant des photos de Sakuddei aux cheveux cou-

pés, au rire étonné, assis, chapeau sur la tête, derrière un micro. (« J'avais l'impression d'assister à un massacre »). Atroce mascarade à goût amer de trahison, qui remonte à la période de remous politiques que connut l'Indonésie, entre 1958 et 1965. Les autorités de la province de Sumatra-Ouest firent alors chercher les hommes-fleurs qui, amenés arbitrairement à Sumatra, y furent endoctrinés, travestis, et convaincus de pratiques barbares, qu'ils durent promettre d'abandonner...

Qui affirme passionnément Avant de les civiliser, il faut d'abord les comprendre, pour éviter de les détruire ».

Puisse-t-il être entendu!

FRANCINE GHYSEN